DISSERTATION

N° 333.

SUR

L'HYGIÈNE DES FEMMES ENCEINTES;

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 28 décembre 1815, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;

PAR ANTOINE PUYBARET, de Chasteaux,

Département de la Corrèze;

Ex-Chirurgien Aide-Major du deuxième régiment de Chasseurs à cheval; Membre de la Société d'Instruction médicale de Paris.

Non accepimus vitam brevem, sed per luxum fecimus; nec inopes ejus, sed prodigi sumus : sicut amplæ opes, ubi ad malum dominum pervenerunt, momento dissipantur; et quamvis modicæ, si bono custodi traditæ sunt, usu crescunt.

SENEC., *de Brev. vitæ*, cap. 1.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1815.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LEROUX, Doyen.
M. BOURDIER.
M. BOYER.
M. CHAUSSIER.
M. CORVISART.
M. DEYEUX.
M. DUBOIS.
M. HALLÉ.
M. LALLEMENT, *Examinateur.*
M. LEROY, *Examinateur.*
M. PELLETAN, *Examinateur.*
M. PERCY, *Examinateur.*
M. PINEL, *Examinateur.*
M. RICHARD.
M. SUE.
M. THILLAYE.
M. DES GENETTES.
M. DUMÉRIL.
M. DE JUSSIEU.
M. RICHERAND.
M. VAUQUELIN.
M. DESORMEAUX, *Président.*
M. DUPUYTREN.
M. MOREAU.

Par délibération du 19 frimaire an 7, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A

MES PÈRE ET MÈRE.

Hommage de respect et de reconnaissance.

A PUYBARET.

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/dissertationsurl0010vari_m1j5

AVANT-PROPOS.

De tous les objets qui peuvent fixer l'étude de l'homme, la femme doit sans doute lui inspirer le plus vif intérêt. S'il la considère sous le rapport social, il voit que, sans elle, les deux extrémités de notre vie seraient sans secours et le milieu sans plaisirs. L'envisage-t-il sous le rapport médical, il trouve que les douleurs en sont le triste apanage, qu'elle en est assiégée dès sa jeunesse, au milieu de sa vie et au déclin de ses jours. C'est en effet dans les périodes les plus intéressantes de sa vie qu'elle a le plus à souffrir. Combien de maux n'éprouve-t-elle pas pour que l'appareil reproducteur puisse parvenir à remplir ses fonctions ! Que d'orages au moment où doit cesser ce flux périodique qui a joué un rôle si important !

Entre ces deux époques critiques, il en existe une non moins intéressante, marquée peut-être par plus de souffrances encore, et signalée par des phénomènes qui ont souvent réclamé les soins du médecin. Quelle circonstance, en effet, plus que la grossesse, mérite toute notre vigilance et notre sollicitude ? Elle se rattache aux intérêts de la société, à l'espoir d'une famille, et elle a pour objet celui des plus chères affections d'un époux.

Si nous jetons un regard sur l'histoire, nous verrons que, de tous les temps, chez les peuples civilisés, les

femmes enceintes ont été l'objet d'une considération particulière, souvent même d'un culte religieux.

A Athènes, à Carthage, jamais leur demeure n'était troublée par des scènes scandaleuses ; le coupable même y trouvait un asile assuré. A Rome, elles étaient dispensées de rendre aux premiers magistrats les honneurs qui leur étaient dus, la rigueur des lois s'adoucissait devant elles, et leurs ministres ne violaient jamais leur habitation. Le respect public était leur sauvegarde, et l'on mettait le plus grand soin à écarter d'elles tout ce qui pouvait choquer leurs regards, affecter leur ame, émouvoir leurs sens.

Si donc le changement apporté chez la femme par la grossesse exige tant d'égards de la société, combien de droits n'ont-elles pas à nos efforts pour le perfectionnement d'un art propre à la fois à diminuer les incommodités attachées à leur état et les dangers qui peuvent menacer la maternité !

En prenant pour sujet de ma thèse l'hygiène des femmes enceintes, j'aurais dû envisager son immense étendue et les faibles moyens sur lesquels j'avais à compter ; mais j'espère que ceux entre les mains desquels le hasard conduira cet essai y trouveront de quoi me justifier du choix du sujet par le double intérêt qu'il présente.

Si desint vires, tamen est laudanda voluntas.

Dire en peu de mots les divers dérangemens qui surviennent ordinairement chez la femme pendant la grossesse, et par quels moyens hygiéniques elle peut les prévenir ou les réparer, tel est le plan que je me suis proposé de suivre dans cette dissertation inaugurale.

DISSERTATION

SUR

L'HYGIÈNE DES FEMMES ENCEINTES.

Considérations générales.

La grossesse, étant une fonction naturelle chez la femme, paraîtrait par cela même hors du domaine de la médecine; mais si nous l'envisageons chez les femmes de divers états, nous verrons que les soins qu'elle réclame sont de la plus haute importance. Chez les femmes de campagne, elle parcourt ses périodes avec la plus grande régularité; leurs occupations journalières facilitent toutes leurs fonctions, et sans trop s'occuper du précieux fardeau dont la nature les a rendues dépositaires, elles arrivent insensiblement au terme de la gestation, et se félicitent bientôt d'avoir donné le jour à un être qui porte l'empreinte d'une robuste santé et du calme avec lequel elles ont passé ce temps orageux. Mais il en est bien autrement chez les femmes des villes qui vivent au sein de l'opulence : par combien d'épreuves, de fatigues et d'angoisses, n'achètent-elles pas les douceurs de la maternité! Conception prématurée, santé débile, mollesse, oisiveté, passions inséparables de ces dernières, tout contribue à augmenter les infirmités inhérentes à la grossesse : c'est chez elles qu'on a à combattre une infinité de dérangemens qui s'observent moins communément chez les premières.

Accidens de la Grossesse.

La gestation a été divisée en trois périodes, sous le rapport des accidens qui peuvent survenir pendant sa durée ; l'observation ayant prouvé qu'ordinairement les choses se passaient ainsi, je ne suivrai pas la nature dans ses aberrations, et je tiendrai peu de compte des changemens qu'elle pourrait apporter à l'ordre habituel.

I.re PÉRIODE.

Après la conception, la matrice, siége d'un nouveau travail, devient un centre d'activité dont les irradiations s'étendent aux autres organes de l'économie, spécialement à ceux qui ont avec ce centre des liaisons sympathiques plus ou moins étroites, comme les mamelles, les organes digestifs : ces derniers éprouvent dans leurs fonctions des altérations marquées par le trouble des digestions, des nausées, des aigreurs, des vomissemens. Les causes de tous ces phénomènes doivent être pour le médecin l'objet d'une attention scrupuleuse : c'est ainsi qu'il distinguera le vomissement idiopathique du vomissement symptomatique ; il en sera de même pour les dépravations de goût auxquelles les femmes grosses sont sujettes ; il comparera ces appétits bizarres qui reconnaissent pour cause l'éréthisme qui a lieu vers l'utérus avec ceux qui dénotent par leur essence les moyens à employer pour les combattre.

II.e PÉRIODE.

C'est vers le commencement du quatrième mois que les affections nerveuses paraissent faire place à quelques infirmités déterminées par la pléthore, et d'autant plus dangereuses que la femme aura un tempérament sanguin plus prononcé. Ainsi il n'est pas rare de voir chez ces personnes des douleurs des mamelles, la toux,

le crachement de sang, des vertiges, des etourdissemens, quelquefois même des affections comateuses, si l'on ne remédie à la trop grande quantité de sang qui se trouve en rapports surabondans avec celle dont le fœtus a besoin, ou qui se trouve gênée dans son cours par quelque cause mécanique. Viennent ensuite les douleurs occasionnées par la pression qu'exerce la matrice sur les nerfs qui sont disséminés dans la face interne du bassin; de là naissent l'insomnie, les douleurs des cuisses, des aines, des reins, et d'autant plus cruelles, que la femme sera accouchée moins de fois.

III.e PÉRIODE.

C'est vers les parties inférieures que le inconvéniens de la grossesse semblent être dirigés à cette époque : il faut cependant en excepter la gêne qu'éprouve l'appareil respiratoire: c'est alors que l'organe utérin, refoulant les viscères de l'abdomen, rétrécit le diamètre perpendiculaire du thorax, et rend la respiration plus ou moins pénible, selon que le diamètre latéral favorise l'expansion des poumons. Tous les autres accidens sont dus aux mêmes causes mécaniques, je veux dire la pression de la matrice sur les organes voisins ; on voit alors la constipation, la dysurie, ou l'incontinence d'urines : mais un des phénomènes les plus ordinaires, c'est la gène qu'éprouve la circulation. Les veines, dépourvues de cette contractilité dont les artères sont douées, ne donnent point au sang une impulsion assez forte pour vaincre l'obstacle que lui oppose de plus en plus le développement de l'utérus; elles se laissent dilater par l'affluence du sang, qui est toujours égale ; il survient des hémorrhoïdes; les membres deviennent variqueux, œdémateux.

Tel est à peu près le tableau des maladies qui traversent ordinairement la grossesse. Les moyens proprement dits médicinaux lui sont de peu d'utilité ; c'est en observant soigneusement les règles de l'hygiène que la femme pourra les prévenir ou les soulager.

De l'Hygiène.

L'hygiène est cette partie de la médecine qui a pour but la conservation de la santé. Son importance varie suivant les individus ; il est des personnes douées d'une grande force d'organisation qui n'ont pas besoin de s'astreindre à ses lois, et qui, par l'activité de leurs organes, réagissent assez puissamment contre toutes les influences, de manière à les rendre nulles. La nature fait sans cesse des efforts pour la conservation de son ouvrage ; ce sont ces forces réelles de réaction qu'elle nous a départies qu'il faut étudier dans chaque individu pour prescrire les règles à suivre. Quoique la grossesse ne soit pas, comme je l'ai dit plus haut, une maladie par elle-même, cependant elle change tellement l'état de la femme, la rend si susceptible de toutes sortes d'affections, qu'elle se trouve pendant ce temps-là rangée dans la classe des individus faibles, et réclame l'application des règles hygiéniques plus ou moins sévères.

M. le professeur *Hallé* a divisé la matière de l'hygiène en six classes, savoir : les *circumfusa*, *applicata*, *ingesta*, *excreta*, *gesta*, *percepta*. C'est dans cette division que je vais puiser ce qui me paraîtra le plus utile à mon sujet.

Circumfusa. (*Choses environnantes.*)

L'air est indispensable à la vie ; tant que ses principes constituans sont en rapport les uns avec les autres, son action est toujours la même ; ce n'est que par la disproportion de ces mêmes principes, par le dérangement de ses propriétés physiques, ou par les substances étrangères dont il peut se charger, qu'il agit sur nous d'une manière plus ou moins nuisible.

Dans le dérangement de ses propriétes physiques, c'est aux vicissitudes du chaud au froid, du sec à l'humide, que nous devons

des impressions d'autant plus funestes, qu'elles sont plus longues et plus intenses, relativement au mauvais rapport dans lequel nous nous trouvons avec elles. On sait que, sur des endroits élevés, bien aérés, les habitans y jouissent d'une plus grande activité que ceux qui habitent des endroits bas et humides; où ils mènent une vie languissante, en proie à tous les maux qu'une pareille constitution rend inséparables du tempérament lymphatique. On n'ignore pas que l'air, par sa propriété dissolvante, devient le véhicule d'émanations dont les effets sont aussi funestes que leur essence est inconnue, et qui troublent non-seulement nos fonctions, mais encore attaquent directement notre vie, et l'étouffent même dans sa source : telles sont les considérations d'après lesquelles la femme grosse doit se mettre en rapport avec ce qui l'environne. L'habitude qu'a la femme agreste d'éprouver les vicissitudes de l'air, ses obligations, que le besoin rend immuables, quoique son état dût les modifier, ont acquis à cette dernière une force de réaction qui la met, pour la plupart du temps, à l'abri de ses impressions; mais ils n'en est pas de même pour l'habitante des villes; toute son organisation se ressent de la concentration des forces vers l'utérus, et elle se trouve en butte à toutes les influences. Cette dernière veillera donc, suivant qu'elle aura plus à craindre d'une des qualités atmosphériques dont j'ai parlé plus haut, à s'en prémunir, soit par le temps qu'elle choisira pour s'exposer à leur action, soit par les vêtemens, qui doivent être relatifs aux saisons et à leur variabilité, soit enfin par l'habitation, que la position et la facilité qu'elle offre d'agir sur l'atmosphère qu'elle circonscrit peuvent modifier avantageusement.

L'observation a paru démontrer que la femme, pendant la grossesse, est rarement sujette aux maladies contagieuses; je crois cependant qu'il est utile de diminuer une confiance établie sur des données douteuses. Comment, en effet, supposerions-nous que la femme enceinte, qui se trouve dans un état de susceptibilité si grande, puisse réagir contre un principe contagieux quel-

conque, puisque l'air des hôpitaux, des émanations putrides, de marais, d'égouts; des odeurs fortes, désagréables, suffisent pour leur procurer des syncopes, des avortemens? J'ai devers moi des preuves que toujours les choses ne se passent pas ainsi. Tout le monde médical connaît les ravages qu'a exercés la maladie épidémique qui a régné dans les contrées du nord de la France, pendant l'année 1813, lors de la retraite de l'armée, maladie que les médecins les plus distingués ont regardée comme un typhus contagieux. Dans cette circonstance de calamité, j'ai vu que, non-seulement les femmes de tout âge partageaient le sort des personnes malades qu'elles approchaient, mais que les femmes enceintes n'en ont point été épargnées, et que plusieurs n'ont dû leur salut qu'à l'avortement, qui paraissait alors critique. Il convient donc à la femme grosse d'éviter tous les lieux d'où peuvent émaner des miasmes délétères que l'on ne respire jamais impunément, et de fuir soigneusement les grands rassemblemens, où règnent souvent des maladies épidémiques et contagieuses.

Applicata. *(Choses appliquées à la surface du corps.)*

Les vêtemens, si utilement employés par la manière dont ils garantissent des influences atmosphériques, ne le sont pas moins par leur forme et leur mode d'application. Si le médecin n'avait à prescrire les soins hygiéniques qu'à de jeunes femmes qui, aux dépens de leur santé, sacrifient tout à la coquetterie, ou à d'autres assez démoralisées pour vouloir cacher une grossesse illicite, il pourrait laisser dans l'obscurité le fruit de ses travaux : ces personnes seraient sourdes à ses conseils ; mais il est un très-grand nombre de femmes si bien pénétrées des devoirs qu'elles ont à remplir dès le moment même de la conception, qu'elles abandonnent sans peine les douceurs d'une frivolité passagère, pour ne pas perdre un moment de vue l'être auquel elles vont donner le jour. Une femme grosse aura donc soin de se servir

d'habillemens dont la nature soit en rapport avec sa manière d'être et la vicissitude du temps ; ceux qui réuniront la souplesse à la légèreté seront préférables ; ils seront secs et souvent renouvelés, pour éviter les mauvais effets d'une sueur abondante évaporée sur le corps. Leur forme ne devra pas moins être modifiée ; il sera très-avantageux de sacrifier aux droits de mère ces corsets que la mode rend malheureusement trop nécessaires, qui changent la forme naturelle de la poitrine et de l'abdomen, nuisent non-seulement aux organes de la respiration, mais encore exercent une pression considérable sur les seins, aplatissent les mamelons, gênent les glandes mammaires dans la sécrétion qui leur est confiée, et augmentent leur sensibilité, déjà si grande. Leurs effets sont encore aussi nuisibles au développement de l'utérus ; ils donnent lieu à des obliquités de matrice, à une mauvaise conformation du fœtus ou à l'avortement, par l'impossibilité où est la nature de vaincre l'obstacle qu'on lui oppose. Les souliers doivent être aisés et à talons plats ; les jarretières élastiques ; enfin tout doit concourir à une libre circulation. Le lit de la femme, relativement aux tissus qui le composent, doit être en harmonie avec les vêtemens. Il ne sera ni trop mou ni trop dur : le premier concentre trop la chaleur, occasionne des sueurs copieuses, et par cela débilitantes ; le second offre l'inconvénient de ne point s'adapter aux formes du corps, et de ne pas fournir un point d'appui uniforme ; il doit d'ailleurs être modifié selon les saisons et les lieux.

Peut-on établir une règle invariable sur l'abstinence ou l'usage des bains pendant la grossesse ? Je crois qu'il vaut mieux considérer l'état qui réclame l'une ou l'autre que de poser des règles fondamentales, qui peuvent être aussi nuisibles que leur application doit être variée. La femme grosse est-elle douée d'un tempérament lymphatique, en proie même aux maladies qui en dépendent, les bains tièdes et prolongés ne pourront qu'accroître ses dispositions maladives, et l'enfant se ressentira toujours immédia-

tement de leurs mauvais effets : elle pourra cependant en prendre par propreté, ou mieux, se faire des ablutions légèrement aromatiques, pour déterger la peau, ainsi que les endroits où s'accumulent des produits de glandes sébacées, tels que les pieds, la vulve, les aisselles ; ayant soin ensuite de bien s'essuyer et de se frictionner avec un tissu de laine, de se revêtir de tissus de même nature, pour éviter les effets du changement d'atmosphère et prévenir un refroidissement toujours dangereux. Mais si la femme est d'un tempérament nerveux, la grossesse augmentant sa susceptibilité, les bains conviennent parfaitement, et sont devenus, dans plusieurs cas, les meilleurs antispasmodiques. En général, le temps qui indique mieux l'usage des bains est le premier et le dernier mois de la grossesse. Dans le premier cas, ils dissipent le spasme qui se concentre vers l'utérus ; dans le second, ils disposent les parties génitales à une plus grande extension, et diminuent ainsi les plus ou moins grands inconvéniens que leur rigidité pourrait amener. Les pédiluves seront aussi employés dans les cas qui les réclament, leurs mauvais effets n'étant à appréhender que par leur usage mal ordonné.

Ingesta. (*Choses introduites par les voies alimentaires.*)

Il est bien difficile d'assigner un régime diététique invariable à la femme grosse ; cependant c'est par une attention scrupuleuse qu'elle évitera un grand nombre d'inconvéniens dus à ses erreurs dans le choix de ses alimens. Dans les premiers temps de la gestation, la femme voit ordinairement diminuer son appétit ; elle a du dégoût pour les substances qui sont très-nutritives, principalement pour les substances animales ; c'est sans doute à la pléthore qu'est due cette modification ; elle doit donc y suppléer par une nourriture végétale et aqueuse, qui lui sera d'autant plus utile, que son idiosyncrasie pléthorique la réclamera mieux. Son appétit doit être son seul régulateur ; c'est lui que la nature a chargé de pro-

portionner le moyen de restauration à celui de déperdition ; c'est lui qui lui annoncera quels sont les alimens dont elle doit faire usage, et quand elle en aura pris une quantité suffisante.

Qui ne connaît pas les goûts dépravés auxquels les femmes sont sujettes pendant leur grossesse? Tout le monde sait qu'ils dépendent de ce même état de grossesse; mais quelle en est la cause essentielle? Par quels moyens y remédier? Ici le vrai médecin recouvre ses droits ; ici il compare les phénomènes, et le vrai se dévoile à la sagacité de l'observation. L'appétit qui n'a point été dépravé par de mauvaises habitudes trompe rarement sur la qualité de notre nourriture; on peut même le regarder comme un guide assuré donné par notre mère commune, qui ne nous égare jamais, quand nous la suivons avec modération. Pourquoi cette femme grosse recherche-t-elle tout ce qui contient un principe alcalescent, tels que craie, charbon, cendres, et tant d'autres substances qui, au premier coup-d'œil, paraissent suggérées par les goûts les plus désordonnés, mais qui n'en ont pas moins un but favorable? Pourquoi cette autre mange-t-elle les fruits les plus acerbes, recherche-t-elle le vinaigre et tout ce qui contient un principe acide? Tous ces désordres peuvent dépendre sympathiquement de l'état où se trouve le principal organe de la reproduction; mais très souvent aussi ils sont dus à l'état des premières voies, et l'instinct de quelques animaux peut être pour nous d'une haute considération : n'en voyons-nous pas, revenant des montagnes, où ils ont brouté mille plantes diverses, courir vers un mur usé par le temps, chercher dans un principe alcalescent de quoi saturer la grande quantité d'acides qui se sont dégagés de toutes les substances dont ils se sont repus? De même il n'est pas rare de voir plusieurs femmes être attaquées d'aigreurs d'estomac, de rapports acides, et être guéries comme par enchantement, après avoir pris quelques légères doses de magnésie. En général, les femmes doivent manger peu et souvent ; leurs alimens doivent être pris parmi ceux qui nourrissent le mieux sous un plus petit volume : ceux

pour lesquels elles auront une préférence marquée seront les plus utiles. Cependant il est certaines personnes qui, ne se bornant point à la satisfaction de leur appétit, veulent le prolonger, excitent l'organe du goût, se créent un besoin factice qui fait porter la somme d'alimens au-delà des forces digestives, lesquelles n'augmentent jamais dans les mêmes proportions : il survient alors des digestions lentes, pénibles, avec somnolence ou mouvement fébrile ; les évacuations sont dérangées dans leur nature ; quelquefois même la digestion est impossible, et donne lieu à tous les accidens qui accompagnent la surcharge de l'estomac. La femme grosse choisira donc dans le règne animal la chair des jeunes animaux qui contient beaucoup de gélatine, tels que le veau, l'agneau, le poulet ; dans le règne végétal, les plantes potagères, surtout à l'état frais ; elle pourra faire usage de fruits doux et légèrement acides, avec d'autant plus d'avantage, que, dans la grossesse avancée, ils tendent à diminuer la constipation alors ordinaire. Faudra-t-il parler de toutes ces envies singulières que les femmes ont pour différentes choses, dont les effets sont encore plus nuls que leur cause est ignorée? Je crois que, dans cette circonstance, la femme mérite, par sa position, qu'on contente tous ses désirs, non pour éviter que l'enfant porte l'empreinte de ce que la mère aurait désiré, car l'expérience a déjà fait droit de cette opinion, mais pour la soustraire aux accidens d'une contrariété d'autant plus fâcheuse, que sa susceptibilité sera plus grande.

Quant aux boissons dont la femme grosse doit faire usage, l'habitude aura encore quelque part à leur choix : il y aurait de l'inconvénient pour celle qui est habituée à des boissons fortes, telles que le vin, l'eau-de-vie, de s'en priver tout à coup ; les forces digestives tomberaient bientôt dans une inertie complète. Mais si celle-ci doit en continuer un usage modéré, à combien de dangers ne s'exposera pas celle qui, joignant au défaut d'habitude un tempérament nerveux, aura l'imprudence de s'y adonner sans mesure ! Les boissons spiritueuses augmentent la sensibilité,

causent de l'insomnie, une excitation continuelle, des convulsions, des pertes, l'avortement. L'eau, mêlée avec un peu de vin, stimule doucement l'estomac, favorise la digestion, soutient les forces. La femme usera donc de cette boisson avec modération, et ne tirera pas de moins grands avantages de celles qui sont légèrement acidulées, qui, prises en petite quantité, ne surchargent pas l'estomac, et trompent une soif qu'une grande masse de liquides ne saurait étancher, comme il arrive dans certaines circonstances, telles que l'été, et l'intervalle des repas. La femme doit généralement s'interdire les boissons à la glace: les impressions vives qu'elles produisent sont souvent suivies d'accidens très-graves; celles qui sont chaudes ne demandent pas moins quelques restrictions. Certaines femmes font grand usage d'infusions théiformes, qui commencent par affaiblir l'estomac en peu de temps, puis augmentent sa sensibilité, en mettant à nu les papilles nerveuses qui se trouvent en nombre infini à sa surface.

Excreta. *(Choses qui doivent être évacuées.)*

Puisqu'un exercice libre, régulier, modéré, de nos fonctions, constitue le véritable état de santé, il est de la plus grande importance de veiller aux dérangemens que les évacuations éprouvent durant la gestation. On peut diviser les évacuations en naturelles et en artificielles. Les premières réclament uniquement des soins hygiéniques, tandis que les secondes forcent à avoir recours à des moyens de thérapeutique. Dans les évacuations naturelles sont rangées l'excrétion des urines, des matières fécales, la transpiration, les sécrétions des membranes muqueuses et séreuses; je peux en exclure la menstruation, son existence périodique pendant la grossesse n'étant qu'une simple exception. La femme enceinte aura donc soin de se délivrer, au moindre sentiment de besoin, de ses urines et de ses matières alvines; la rétention des premières pouvant donner lieu à la paralysie de la vessie ou à son in-

flammation, les secondes pouvant occasionner une entérite funeste, quelquefois même l'avortement; ou mettant, suivant l'autorité d'un célèbre professeur de cette Ecole, le fœtus dans le cas de contracter une mauvaise constitution, par l'influence des matières alvines trop long-temps retenues dans les intestins. Elle pourra d'autant plus facilement éviter la majeure partie de ces accidens, que ces évacuations sont en quelque sorte soumises à la volonté, ce qui apporte une modification assez grande dans les autres. Quant à la transpiration, c'est dans les moyens que nous avons indiqués dans la deuxième classe que la femme grosse trouvera une sûre garantie contre les désordres qu'elle pourrait éprouver. Les habillemens, l'air atmosphérique sont les principaux régulateurs de cette fonction, quoiqu'il y en ait d'autres dont je parlerai plus bas. L'excrétion des membranes muqueuses et séreuses se trouve tellement en rapport avec celle dont nous venons de parler, que, suivant que celle-ci est augmentée ou diminuée, les autres éprouvent un changement inverse. Ainsi, par une vicissitude du temps, avec laquelle le genre d'habillement sera en mauvaise harmonie, la suppression de transpiration aura lieu, les membranes séreuses ou muqueuses seront sympathiquement affectées; de là naîtront divers catarrhes, inflammations des plèvres ou de toute autre membrane de cette nature.

Dans les excrétions artificielles sont compris les lavemens, la saignée, les évacuans; les lavemens émolliens sont les seuls dont la femme doive faire usage, surtout vers la fin de la grossesse. Elle pourrait y avoir recours dans les premiers temps, s'ils étaient réclamés par l'éréthisme qui a lieu alors vers l'utérus, et ils seraient d'autant plus utiles, qu'on les aurait rendus légèrement antispasmodiques. Les lavemens purgatifs sont, le plus souvent, plus nuisibles qu'utiles. La femme grosse n'évitera pas moins de prendre de ces médecines dites de *précaution*, et qui deviennent aussi funestes, quand elles sont prises à contre-temps, qu'elles peuvent être salutaires quand elles sont ordonnées à propos. Il en sera de

même des vomitifs : les secousses plus ou moins grandes qu'ils occasionnent dans toute la machine pourraient bien être suivies de l'avortement ; cependant il ne faut point prendre pour règles immuables celles qu'ont données des auteurs dignes d'une haute considération ; ils ont exagéré les dangers. Si le vomitif était réclamé par tous les signes qui échappent rarement à l'œil du vrai médecin, s'en abstenir serait commettre une grande erreur. N'a-t-on pas vu de malheureuses femmes employer les plus forts vomitifs, secondés de beaucoup d'autres moyens, être déjouées dans le dessein criminel d'ensevelir dans l'obscurité les suites honteuses de leur inconduite ? Quoi qu'il en soit, il faut y avoir recours avec la plus grande circonspection, pour n'avoir pas à se reprocher une faute irréparable.

L'usage de la saignée ne mérite pas moins de fixer notre attention. Elle peut être indispensable ou nuisible à toutes les époques de la grossesse. C'est surtout chez une femme d'un tempérament sanguin, éprouvant des insomnies, des saignemens de nez, ayant un pouls fort, rebondissant, et annonçant un surcroît de vie, que la saignée doit être faite à quelque époque que ce soit. Mais que dire de cette femme pâle et décolorée, d'une constitution faible, qui va réclamer, parce qu'elle est grosse, l'effusion d'un sang précieux et dont les principes auraient besoin d'être enrichis? Que dire de tous ces conseils qui ne sont basés que sur des règles d'habitudes aussi nuisibles qu'erronées? Que dire enfin de ceux qui deviennent aveuglément les instrumens d'une pareille conduite ? L'expérience a déjà, quoique trop tard, fait droit à la vérité, et les erreurs font insensiblement place au raisonnement. En quel temps que le médecin prescrive la saignée, le choix du lieu n'est pas indifférent; et quoique celle du pied ait été souvent sans accidens, cependant il est plus prudent de la faire au bras ; les bons effets en sont tout aussi prompts, et les mauvais moins à craindre.

Gesta. (*Exercice , repos , veille , sommeil.*)

Personne n'ignore que c'est au sein des villes qu'une oisiveté opulente exerce un empire sans borne , et d'autant plus funeste à la femme grosse , que tous les inconvéniens auxquels elle s'expose s'accroissent et se multiplient dans cet état de susceptibilité. Voyez celle-ci restant une journée entière dans un appartement bien fermé , mollement assise , et ne prenant d'autres mouvemens que ceux qui deviennent indispensables pour une toilette aussi gênante que riche. Elle sort de cette atmosphère, peu propre à son état, pour entrer dans une autre non moins nuisible. Tantôt c'est au spectacle , où le grand nombre d'individus empoisonne l'air qu'elle y respire; tantôt c'est dans un bal ou une société de jeu , où règne presque toujours une foule de passions plus ou moins funestes ; il faut y joindre l'excitation continuelle des sens par une lumière trop vive , et par tous les autres moyens factices que l'art a inventés pour réveiller l'opulence assoupie. Elle passe la nuit entière en butte à toutes sortes d'influences physiques et morales , et sort avec regret de ces cercles nombreux pour aller attendre , dans un lit peu approprié, le moment de recommencer. Mais que lui sert de chercher à dormir ? La nature ne souffre pas long-temps qu'on transgresse ses lois ; elle a marqué un moment où tous les êtres doivent réparer leurs forces au sein du calme de la nuit; elle ne trouve point le sommeil ; la lumière solaire , jointe à un bruit continuel , excite trop les organes de la vue et de l'ouïe , et les tiennent dans un éveil continuel. Voyez cette autre dont un travail indispensable devient le soutien journalier; elle rentre le soir fatiguée d'un long et pénible travail ; mais une nuit paisible exempte de tous les mauvais effets auxquels la première se trouve exposée vient remonter ses organes , et la mettre à même de soutenir de nouveau le même travail. Je suis cependant loin de dire aux femmes des villes : Quittez vos riches demeures , allez prendre les occupa-

tions de cette rustique paysanne ; leurs mains délicates et leur manière d'être s'accommoderaient tout aussi mal de ce genre de vie que de celui qu'elles mènent : *in medio stat virtus.* Elles peuvent s'occuper du soin de leur ménage, et varier entre les ouvrages départis à leur sexe, et les promenades en plein air, à la campagne, non dans une voiture suspendue qui procure un exercice qui pèche par excès ou par défaut. Les secousses inattendues et souvent répétées sont quelquefois très-nuisibles ; et quand le mouvement est presque nul, l'exercice est trop passif : le meilleur étant celui qui fait mouvoir le plus de parties toujours relativement à leurs forces respectives, la promenade à pied est celle qui remplit le mieux ce but. C'est surtout après le repas qu'un exercice modéré sera très-utile. Est-il besoin de leur interdire ceux qui occasionnent des mouvemens trop brusques, tels que l'équitation, les sauts, la danse? Tous ces exercices peuvent être nuisibles à toutes les époques de la grossesse, mais plus encore vers la fin ; car, la femme étant alors dans un état de forces peu considérables, la disproportion d'action serait très-préjudiciable.

La femme, pendant la grossesse, quoique certaines époques méritent exception, a plus de propension au sommeil, soit que la concentration des forces vers l'utérus lui fasse éprouver ce besoin comme nous l'éprouvons après un repas plus copieux qu'à l'ordinaire, soit que le calme qu'il rétablit dans toutes ses fonctions favorise l'accroissement du fœtus : elle aura donc soin de proportionner la veille au repos, qui lui est devenu plus nécessaire dans cette circonstance.

Percepta. (*Sensations, fonctions intellectuelles, affections de l'ame.*)

Si les cinq règles dont nous venons de parler ont offert à la femme grosse des préceptes hygiéniques aussi salutaires, quels avantages ne retirera-t-elle pas en se mettant en garde contre les différentes impressions qu'elle peut recevoir ! Par quels moyens ne

doit-elle pas chercher à maîtriser sa sensibilité, dont la plus légère émotion peut altérer l'ordre de ses fonctions, et nuire au nouvel être qui doit participer à toutes ses affections, puisqu'il est devenu une partie de son individu, qu'il reçoit d'elle la matière propre à le faire croître, et qu'il vit autant de la vie qu'elle lui communique que de la sienne propre !

La vue est, de tous les organes des sens, celui qui peut recevoir et transmettre au cerveau l'impression de tout ce qui nous environne avec le plus de force et de rapidité. On ne négligera donc point d'éloigner la femme enceinte des spectacles tragiques, des promenades où se montrent nombre de gens mutilés. Les livres romanesques, les peintures lascives, enfin tout ce qui peut produire différentes émotions d'autant plus fâcheuses qu'elles seront plus fortes et plus longues, doivent leur être interdits.

L'ouïe ne mérite pas de moins grands ménagemens. L'on connaît les mauvais effets d'un bruit imprévu plus ou moins nuisible, selon que la frayeur est plus grande et le souvenir du danger plus durable. Que dire donc de ces personnes qui, sous des dehors obligeans, viennent les entretenir d'événemens inventés par la crédulité et le fanatisme, et augmenter les sollicitudes de la maternité? L'espoir et la confiance, voilà les sentimens que l'amitié doit insinuer dans leur esprit, et non ceux de la séduction, du malheur et de l'effroi.

De même que la joie modérée, l'amitié, l'espérance, donnent lieu à une satisfaction générale, répandent sur toutes les fonctions une douce agitation, qui tend à perfectionner, à conserver l'homme; de même les affections tristes et violentes, telles que la colère, la tristesse et l'envie, portent le trouble dans ces mêmes fonctions, et hâtent la ruine du malheureux qu'elles dévorent. Les passions sont-elles vives, la circulation devient tumultueuse, le sang semble vouloir s'échapper de sa route ordinaire : de là naissent des lésions organiques du cœur, des gros vaisseaux, etc. Mais dans l'état de grossesse, le fœtus ne tenant à la vie que par des liens très-fragiles,

c'est sur lui que les premiers désordres portent une atteinte meurtrière ; le sang arrive avec plus de force et en plus grande quantité vers l'utérus, produit le décollement du placenta, donne lieu à de graves hémorrhagies, et par suite à l'avortement. Les passions tristes, au contraire, semblent n'agir que lentement, quoiqu'elles n'en portent pas un coup moins assuré. Les mouvemens du cœur sont ralentis, le sang pénètre avec peine les organes, la matrice en reçoit une moins grande quantité, le fœtus ne trouve plus l'aliment qui lui est propre, et suivant que le terme de la gestation est plus ou moins éloigné, il succombe à ces désordres, ou porte en naissant l'empreinte de débilité qu'il a contractée dans le sein de sa mère. S'il était nécessaire de prouver par des exemples les mauvais effets des affections morales de la mère sur le fœtus, chaque page de l'histoire nous offrirait, non de ces contes apocryphes perpétués par les préjugés et l'ignorance, mais des faits dont le raisonnement et la physiologie attestent la possibilité. Ne voit-on pas une nourrice, après un fort accès de colère, une vive frayeur, ou tout autre accident, fournir à l'enfant qu'elle allaite le germe de convulsions, d'épilepsie ? Verrait-on donc avec étonnement l'enfant, dans le sein de sa mère, sujet aux mêmes lois, se ressentir immédiatement du trouble qu'elle éprouve, et offrir des difformités, des envies, auxquelles l'esprit ingénieux des femmes trouve toujours une sorte de ressemblance avec l'objet qui aura frappé l'imagination de la mère ? Loin de nous l'idée que cette même imagination ait une puissance, une force réelle sur l'organisation de la matière : comme faculté intellectuelle, elle ne peut en engendrer aucune ; on doit, à plus forte raison, les rapporter aux secousses, aux commotions intérieures qui viennent porter atteinte à l'embryon, ou à des aberrations des propriétés vitales dues à des causes accidentelles et fortuites.

Comme la grossesse augmente la sensibilité de la femme, que celle-ci est dans une sollicitude continuelle, qu'elle s'abandonne facilement aux idées les plus tristes, il faut lui opposer une sorte de

traitement moral, qui doit consister à distraire son esprit, à l'occuper de choses agréables, et à éloigner toute idée de dangers, presque toujours imaginaires. C'est donc au sein de l'amitié qu'elle épanchera ses craintes et ses douleurs, qu'on aura soin de paraître partager d'abord pour commencer à les diminuer et les dissiper ensuite.

Passerai-je sous silence la raison et l'empire que la femme doit avoir sur elle pour réprimer ou repousser les désirs qui attirent un sexe vers l'autre? Trop d'exemples, que l'on est loin de rapporter à leurs véritables causes, telles que les désordres que produit l'extase de la volupté, le refoulement ou la compression d'un être presque sans solidité, ou enfin l'affluence des liquides vers un nouveau centre d'irritation; trop d'exemples, dis-je, attestent que, dans les premiers mois de la grossesse, la plupart des avortemens sont dus à l'incontinence, et que plusieurs femmes ne doivent l'impossibilité d'arriver à la fin d'une gestation heureuse que parce qu'elles n'ont pas fait tous leurs efforts pour maîtriser une passion sur laquelle l'habitude porte seule son influence. Si nous jetons, en effet, nos regards sur ces individus que nous appelons proprement *la classe animale*, nous verrons que la continence pendant la gestation a été primitivement une loi générale de la nature, dont l'état de société a fait écarter l'homme.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Si mulieri purgationes non prodeant, neque horrore, neque febre superveniente, cibi autem fastidia ipsi accidant, hanc in utero gerere putato. *Liv.* 5, *aph.* 61.

II.

Prægnantes purgandæ, si turgeat materia, quadrimestres, et usque ad septimum mensem : hæ verò, minùs. Juniores autem, et seniores fœtus, cautè vitare oportet. *Ibid.*, *aph.* 29.

III.

Mulieri in utero gerenti si mammæ ex impròviso graciles fiant, abortit. *Ibid.*, *aph.* 37.

IV.

Paulò deterior et potus et cibus, jucundior autem, eligendus potiùs, quàm meliores quidem, sed ingratiores. *Liv.* 11, *aph.* 38.